

— Ah ! ce qu'elle lui a fait, ce qu'elle lui a fait !... Il faut vous dire que pendant longtemps Mme la comtesse a cru que M. de Miray, ami de M. le comte, était aussi le sien. Il venait souvent, très souvent à l'hôtel de Verdraine, sans que madame pût se douter de ses intentions.

Un jour, M. le comte n'était pas encore parti avec cette affreuse Mme de Brogniès que le bon Dieu a si bien punie, et c'était justice, un jour donc il y eut entre Mme la comtesse et M. de Miray une scène épouvantable...

Oui, monsieur, il osa insulter, outrager Mme la comtesse par ses propositions ignobles et je crois bien même qu'il essaya de lui faire violence. Ah ! mais il trouva à qui parler. Après lui avoir dit tout ce qu'elle pensait de lui, après l'avoir traité comme il le méritait, Mme la comtesse le chassa, ni plus ni moins qu'elle aurait flanqué à la porte un domestique voleur ou qui lui aurait manqué de respect.

— Alors, alors ? balbutia Etienne d'une voix sourde, étranglée.

— Dame, il s'en alla et, à ce moment, il n'en menait pas large, je vous assure. Il était rouge comme une écrevisse cuite et il avait un regard qui me fit peur quand il passa près de moi. Je l'entendis qui disait, en sortant de l'hôtel :

— « Comtesse de Verdraine, tu te repentiras cruellement de tes paroles ; tôt ou tard, ma vengeance saura t'atteindre ; je te ferai pleurer des larmes de sang ! »

— Il se permettait de tutoyer Mme la comtesse ; il se le permettait, mais parce qu'il n'était pas devant elle.

Voilà, monsieur, voilà pourquoi cet homme est devenu l'ennemi mortel de Mme la comtesse. Mais pouvait-elle faire autrement que de le repousser avec indignation, avec mépris, avec dégoût ?

Depuis ce jour Mme la comtesse ne l'avait pas revu et peut-être n'avait-elle plus entendu parler de lui ; mais soyez-en sûr, monsieur, caché dans l'ombre, rampant comme le serpent, il n'a pas cessé un instant de poursuivre ma pauvre maîtresse de sa haine... Ah ! rien ne m'ôtera de l'idée qu'il n'est pas complètement étranger à la ruine si rapidement accomplie de M. le comte. Et n'est-ce pas par esprit de vengeance, dans l'intérêt de quelque monstrueux projet qu'il a acheté le domaine de Verdraine et la ferme des Bergères ?

— Peut-être, murmura Etienne devenu pensif.

— Depuis avant-hier seulement il est le propriétaire de Verdraine et des Bergères, poursuit Marianne, et hier matin vers onze heures, il est arrivé ici tout chaud, tout bouillant, comme s'il eût eu hâte de dire à ma maîtresse : « Vous n'êtes pas chez vous, vous êtes chez moi. » J'étais occupée au fond du jardin, je ne l'ai pas vu entrer dans le pavillon, de sorte qu'il a pu surprendre Mme la comtesse, qui était en train d'écrire une lettre.

Ils ont causé longuement, et de ma cuisine j'ai entendu de nombreux éclats de voix. Je ne sais pas ce qu'ils ont pu dire, mais je me suis jamais permis d'écouter aux portes ; mais ce que je sais, ce que j'ai vu, c'est lorsque M. de Miray est sorti du salon où les enfants étaient venus retrouver leur mère, il avait l'air très en colère.

Je servis le déjeuner, Mme la comtesse ne put rien manger, elle ne passait pas ; voyant cela, je lui fis boire du thé. Elle fut toute drôle et d'une tristesse... On voyait qu'elle souffrait, ses yeux étaient brillants et comme égarés ; elle était contenue en elle-même et, certainement, elle songeait déjà à partir la nuit, car M. de Miray avait annoncé qu'il reviendrait ce matin, et elle ne voulait pas le revoir.

Je vous le répète, monsieur, elle connaît cet homme, elle sait de quoi il est capable, elle l'a en horreur et la terreur et il lui inspire la pousserait à se précipiter au fond d'un puits.

Dans l'après-midi, elle n'est pas descendue au jardin comme d'habitude ; pour la première fois, peut-être, elle a laissé les enfants jouer seuls avec Miro. Moi, je faisais mon ouvrage et je croyais que madame la comtesse écrivait. Elle resta seule dans le salon ou dans sa chambre et celle de ses

enfants, et ce n'est que ce matin, en voyant les armoires vides et les malles remplies, que j'ai su à quoi elle s'était occupée toute la soirée.

Au repas du soir elle a mangé un peu ; mais elle n'était toujours point dans son état naturel ; elle était agitée, paraissait inquiète, avait comme la fièvre. Presque tout de suite après le dîner, elle coucha les enfants ; mais elle ne se coucha pas, elle, car ce matin je n'ai pas trouvé son lit défait ; elle est restée dans la chambre de ses enfants, sur un canapé, et il est probable qu'elle n'a pas dormi. Elle n'avait pas éteint la lampe, qui a brûlé toute la nuit.

Enfin, monsieur, l'heure venue elle a réveillé les deux chéris, les a habillés et... ils sont partis, ils sont partis, je ne les verrai plus !

Et Marianne se remit à pleurer.

Etienne lui prit la main et la pressa doucement.

— Espérez, ma brave femme, lui dit-il d'une voix vibrante d'émotion, espérez ! Dieu n'abandonnera pas ces trois infortunés, il veillera sur eux et les protégera, ayez comme moi confiance en la justice divine, le malheur ne saurait être toujours pour les innocents, pour les victimes. Il se lassera de poursuivre la comtesse de Verdraine et ses enfants !

— Ah ! monsieur, que le Seigneur vous entende !

— Il m'a entendu, répliqua gravement le jeune homme, et je vous dis encore : Espérez ! Vous aimiez votre maîtresse, vous aimiez Georges et Edouard, c'est bien, vous les reverrez ! La vieille servante joignit les mains et regarda le ciel.

— Oh ! dit-elle, que je puisse entendre une fois encore la douce voix de ma maîtresse, tenir sur mes genoux, dans mes bras, mes jeunes maîtres !... Je ne demande que cela ; après, si elle le veut, la mort pourra me prendre, je mourrai contente !

Soudain, deux hommes parurent à l'entrée de la cour.

— Ce sont eux, M. de Miray et Jérôme Verdret, dit tout bas Marianne à Etienne.

Le jeune homme tressaillit, fronça les sourcils et devint très pâle. D'un seul coup d'œil jeté sur M. de Miray, il vit quel répugnant personnage était cet homme enflé de vanité, court, trapu, obèse, aux jambes de basset et ayant les allures d'un canard en promenade.

Et c'était là l'homme ou plutôt le magot qui avait poursuivi la comtesse Paule de ses obsessions, de ses rancunes, de sa haine !

Etienne se sentit pris d'un insurmontable dégoût et il lui sembla que ce serait pour lui une sorte de volupté de pouvoir écraser ce lâche insulteur comme un reptile. Mais il avait autre chose à faire qu'à chercher querelle au misérable. Et puis la vieille servante ne venait-elle pas de dire que la prudence n'était jamais une mauvaise chose ?

Les deux hommes s'étaient approchés.

Etienne ne bougea pas de place, il resta droit, presque raide, très calme en apparence et se contenta de saluer en touchant de l'index le bord de son chapeau.

— Qui est ce monsieur ? demanda de Miray s'adressant à Marianne.

— Monsieur est de la Bourgogne, répondit la vieille servante, il venait pour donner à Mme la comtesse des nouvelles de sa famille.

— Ah ! vraiment, fit le propriétaire des Bergères en toisant Etienne avec impertinence, ah ! vraiment, vous êtes Bourguignon ? Est-ce que vous connaissez la comtesse de Verdraine ?

— Oui, j'ai cet honneur.

— Peut-être êtes-vous un de ses amis ?

— Vous ne vous trompez pas, répliqua le jeune homme avec raideur et un éclair dans le regard ; je suis un ami de Mme la comtesse de Verdraine, prêt à la défendre contre qui que ce soit.

— Mme de Verdraine ne peut qu'être flattée de vous avoir pour champion, riposta de Miray d'un ton railleur. Hé, mais, vous êtes sans doute un paysan de Saint-Amand ?

— Oui, je suis un paysan de Saint-Amand, et je vous assure